

II

NOTES DE CRITIQUE  
PSYCHOLOGIQUE

I

UNE DES ÉNIGMES  
DE BALZAC <sup>(1)</sup>

---

1

Le second volume des lettres de Balzac à celle qui devait devenir sa femme vient de paraître sous le titre de *Lettres à l'Étrangère*. Ces cinquante pages, très serrées, d'un fort in-octavo représentent les lettres de trois années seulement. Elles vont du mois de janvier 1842 au mois de décembre 1844. On connaît l'odyssée posthume de cette correspondance, retrouvée par M. de Lovenjoul, à travers des aventures qui ressemblent elles-mêmes à quelque invention de Balzac. Certains de ces feuillets furent découverts par l'acharné collectionneur dans plusieurs boutiques du faubourg

(1) A l'occasion du second volume des *Lettres à l'Étrangère*.

Saint-Honoré, après la fantastique dispersion qui suivit la mort de la veuve du grand écrivain. On connaît aussi les lignes générales de l'histoire réelle dont ces lettres sont le débris. En 1832 une missive arrive à Balzac du fond de la Pologne, simplement signée « l'Etrangère ». Il répond dans la *Quotidienne*, inaugurant ainsi la « Petite Correspondance » de la quatrième page des journaux : « M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait. — A l'E... H. de B... » Et les épisodes suivent : nouvelle lettre de l'inconnue, nouvelle réponse par la même voie. Révélation du nom de l'Etrangère. Elle n'était autre que la comtesse Hanska, née Eveline Rzewuska. Mariée à un grand seigneur, plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans, elle vivait, dix mois de l'année sur douze, dans le château de Wierzchownia, en Ukraine. Dans cette solitude, elle s'était éprise de Balzac en lisant ses premiers livres. Les deux correspondants se rencontrent à Neuchâtel, en octobre 1833. Seconde rencontre, à Genève, en janvier 1834, et beaucoup plus intime, semble-t-il, puis à Vienne. Ils ne devaient se revoir qu'à Saint-Pétersbourg, en 1843. Dans l'intervalle, Mme Hanska était devenue veuve. Elle n'épousa pourtant Balzac qu'en 1850, le 14 mars. Il mourait le 17 août de la même année. Tel est le « schéma » de la liaison qui occupa dans la vie sentimentale de Balzac la place la plus importante. Elle remplit la période de sa géniale maturité. Ses chefs-d'œuvre furent presque tous composés durant cette époque. Si l'on ajoute que, les

circonstances ayant constamment tenu le romancier et Mme Hanska à des centaines de lieues l'un de l'autre, les principaux événements de cet amour furent des lettres, on comprendra l'intérêt singulier que présente cette correspondance. M. de Lovenjoul a eu raison de dire que ces trois mille pages constituent les « vrais mémoires de Balzac ». C'est d'après elles que nous pouvons nous former l'idée la plus précise d'un homme demeuré profondément énigmatique pour ses contemporains, — les jugements contradictoires de Sainte-Beuve et de Gautier, de Philarète Chasles et de Gozlan, de Champfleury et de Werdet, de Gavarni et de Lamartine en témoignent. Sa production même, par son énormité et sa richesse, augmente cette impression de mystère, si finement signalée par George Sand, au cours du généreux portrait qu'elle a tracé de son rival dans l'*Histoire de ma vie*. Où, quand, comment ce forçat de copie, qui a mis debout la *Comédie humaine* en dix-huit ans, a-t-il pu observer ? A quelle heure a-t-il trouvé le loisir de vivre ? Que devenait la réalité en passant par ce cerveau toujours en mal de création ? Allons-nous avoir enfin le mot de ces problèmes en lisant les confidences faites par l'écrivain à cette femme qu'il aimait si longtemps ? Il le lui a certes révélé, et nous allons savoir par elle le cœur de son cœur, la pensée de sa pensée.

## II

Nous l'avons tous cru quand, il y a trente ans, Mme de Balzac, encore vivante, publia une première édition de ces lettres, mises au point. Elle avait supprimé soigneusement les passages qui eussent indiqué au lecteur attentif la vérité de ses relations avec Balzac. La correspondance, ainsi arrangée, apparaissait comme une illustration vivante de cette admirable nouvelle à clef : *Albert Savarus*, où Balzac s'est peint, tel qu'il désirait que la postérité le vît. Il avait compté, — lui, l'auteur des *Etudes de mœurs*! — sans les chercheurs dressés à sa propre méthode. Aujourd'hui nous possédons le texte complet de la correspondance avec « l'Etrangère », et nous ne pouvons guère reconnaître dans la destinataire la Béatrice immaculée qui jette, d'un regard, Savarus au cloître. Les tutoiements de certaines phrases, des surnoms par trop peu dantesques, — ceux de *Minou* et de *Louloup*, — des allusions par trop peu voilées, — celle-ci : *mille delizie di bocca*, — justifient trop le ton irrespectueux sur lequel Balzac racontait à sa sœur la première entrevue, celle de Neuchâtel : « Je suis heureux, très heureux en pensées, en tout bien tout honneur encore. Hélas! un damné mari ne nous a pas quittés, pendant cinq jours, d'une

seconde... J'étais comme dans un four. La contrainte ne me va pas. L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous possédons les plus beaux cheveux du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf... enfin, une vraie Mme de Lignolles. »

Cette allusion complaisante à *Faublas*, le plus libertin des romans légers du dix-huitième siècle, contredit, elle aussi, l'image du Balzac ascétique dont le Savarus de la nouvelle en question, le d'Arthez des *Illusions perdues*, le Louis Lambert du roman qui porte ce titre, le Raphaël de *la Peau de chagrin*, le Montriveau même de *la Duchesse de Langeais* sont des épreuves diverses, toutes pareilles par la continence et surtout par l'unicité du sentiment. M. de Lovenjoul l'a remarqué dans le livre qu'il a consacré à cette histoire (1) : « Balzac tenta l'impossible pour créer la légende de ses mœurs d'anachorète. » Et ce balzacien très documenté ajoute, en parlant précisément de cette correspondance avec Mme Hanska : « Il se garde d'y faire allusion, sans une raison majeure, aux héroïnes de ses autres aventures d'amour, dont il cache avec soin l'existence et le nombre. Leur multiplicité ne l'empêchait nullement de se vanter, à l'occasion, d'une fidélité sans défaillance, aussi bien, quand l'argument lui semblait opportun, que

(1) *Un Roman d'amour*, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL (1 vol., chez Lévy, 1899).

d'une chasteté pratiquée pendant plusieurs années. Au même moment et dans ses confidences à sa sœur, il avouait qu'il menait une existence bien différente. » On lit en effet dans cette lettre à Mme Surville, écrite au lendemain de l'entrevue de Neuchâtel, ces autres aveux : « A qui conter cela ? Certes, ce n'est ni à *Elle*, la grande dame qui... — ni à *Elle*, la pauvre, simple et délicieuse bourgeoise qui vient chez moi en cachette, n'exige ni correspondance ni soins, et qui dit : Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie, — ni à *Elle*, la plus chérie, qui... — Enfin, ce n'est pas à *Elle*, qui veut sa ration d'amour journalière, et qui, quoique voluptueuse comme mille chattes... » Nous voici loin du sévère conseil que Balzac donnait à Dumas fils tout jeune, sous les arcades du Palais-Royal. — J'en tiens le texte de celui-ci : « J'ai pesé ce que l'on dépense de sa pensée dans une nuit d'amour. Jeune homme, entendez bien : un demi-volume. Il n'y a pas de femme qui vaille deux volumes par an, » — et à Gautier : « Je ne vous permets l'amour que par lettres, parce que cela forme le style... »

## III

Que cette simulation ait été commandée au romancier auprès de ses confrères pour dépister d'offensantes curiosités, cela s'explique. Vis-à-vis d'une

femme qu'il prétendait aimer d'un amour unique, absolu, comment l'en justifier ? Cette correspondance de passion poserait donc — osons prononcer le mot — sur un mensonge ? Quelle en serait la valeur alors ? Imaginons le cas inverse. S'il nous était démontré que Mme Hanska avait des amants à l'époque même où Balzac la courtisait, nous en concluons qu'elle n'a été qu'une coquette et qu'elle a voulu jouer le plus médiocre des rôles, celui de la Muse d'un homme célèbre. Sur des documents, comme ceux du *Roman d'amour*, ne devons-nous pas conclure que, dans l'espèce, l'homme célèbre a voulu simplement séduire d'abord, puis épouser une grande dame ? Ce fut l'hypothèse émise en 1876 devant moi, lors de la première publication, par le très fin Emile Zola. Je me rappelle si bien le hochement de tête qu'il eut pour me dire, à propos d'un article enthousiaste que je venais d'écrire sur ces lettres : « Vous avez bien vu la tragédie de ce mariage. Mais la comédie?... » Ce mot d'un fidèle admirateur de Balzac, qui d'instinct flairait l'équivoque dans cette correspondance, m'est revenu souvent à reprendre ces *Lettres à l'Étrangère*, contrôlées par les révélations de M. de Lovenjoul. Et pourtant si l'attitude morale de Balzac vis-à-vis de Mme Hanska ne fut pas complètement vraie, s'ensuit-il que cette attitude ait été complètement fautive ? Il y a eu certes, chez lui, un grand artiste plébéien en transfert de classe et qui rêvait d'aristocratiques amours. Il y a eu un bohémien de génie, toujours traqué par les

dettes, et qui voyait dans un opulent mariage un affranchissement définitif. Il y a eu un savant connaisseur de la nature féminine qui mettait sa science au service de son désir de plaire, et qui maquillait son caractère sans trop de scrupule, pour mieux intéresser la châtelaine de Wierzchownia. Ces diverses remarques peuvent être exactes. Un fait n'en reste pas moins certain, et M. de Lovenjoul l'a reconnu le premier : il y a dans cette correspondance une évidence de passion. Une sincérité se dégage d'elle, une ardeur, une souffrance. Ni le calcul, ni la vanité ne se soutiennent, pendant dix-huit ans, à ce ton de lyrisme intime et de désir. Comment mettre en accord ces contradictions ? Au lieu d'éclaircir l'énigme de ce caractère, ces lettres la rendent plus obscure. Cette correspondance d'amour représente bien les « vrais mémoires de Balzac » pour ce qui regarde sa lutte contre les créanciers, son acharné labeur, ses chefs-d'œuvre composés en quelques semaines avec l'idée fixe d'une grosse somme d'argent à toucher, ses crises de santé aussi. D'année en année, presque de mois en mois, l'approche de la maladie se fait perceptible, et la fin sinistre de la plus incroyable gageure qu'écrivain ait tenue avec son cerveau. Sur la nature même du sentiment voué par le signataire de ces ferventes missives à leur destinataire, l'incertitude subsiste. Sachant ce que nous savons, cette incertitude grandit à mesure que les pages de protestation succèdent aux pages. La complication secrète d'un cœur qui se donne comme si simple

nous déconcerte. La vérité de l'accent nous touche, et nous en doutons. Le respect dû au génie nous interdit de prononcer une condamnation qui n'irait à rien moins qu'à flétrir un maître illustre dans son honneur sentimental... C'est un problème auquel j'entrevois, pour ma part, une solution. Je l'indiquerai en ne la donnant, elle aussi, qu'à titre d'hypothèse.

## IV

Commençons par reconnaître que l'intelligence de Balzac ne peut pas être jugée d'après les communes mesures. Non seulement elle était supérieure à celle de la plupart des hommes, — mais aussi en un certain sens elle était autre. George Sand, dans le profond portrait auquel j'ai déjà fait allusion, parle très justement du « sanctuaire de raison intérieure » où il se retirait pour juger la vie. Rien ne serait plus absurde que de voir, dans le lucide philosophe politique du *Médecin de campagne*, et du *Curé de village*, un de ces déséquilibrés qui ont permis à une certaine école de supposer une relation nécessaire entre le génie et l'aliénation. Mais si Balzac n'était ni un fou ni un névropathe, il était un anormal. On l'est par des facultés au-dessus de la moyenne aussi bien que par des facultés au-dessous. Il nous a

laissé sur lui-même des témoignages qui nous le prouvent : la puissance d'imaginer atteignait chez lui une ampleur singulière, jusqu'à devenir une monstruosité, au sens étymologique de ce mot, un prodige, si l'on veut, très analogue à ces états d'extase qui se retrouvent dans certains illuminés, ainsi ce Swedenborg (1) dont il faisait tant de cas. Il reconnaissait dans ce visionnaire des dons pareils aux siens. « Si par exemple, » dit-il dans *Louis Lambert*, « je pense vivement à l'effet que produirait la lame de mon canif en entrant dans ma chair, j'y ressens tout à coup une douleur aiguë, comme si je m'étais réellement coupé. Il n'y a rien de moins que le sang. Cette sensation arrive à me surprendre comme un bruit soudain qui troublerait un profond silence. » Ailleurs, dans *Facino Cane*, il se décrit suivant des ouvriers : « En entendant ces gens, » dit-il, « je pouvais épouser leur vie. Je me sentais leurs guenilles sur le dos. Je marchais les pieds dans leurs souliers percés. Leurs désirs, leurs besoins passaient dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. C'était le rêve d'un homme éveillé. Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse de ses facultés morales, et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction. » Il conclut, étonné par l'anomalie de sa propre intelligence : « Est-ce là une qualité dont l'abus mène à la folie? »

(1) Voir à ce sujet la sagace monographie : *Swedenborg*, par M. le professeur Gilbert BALLET (1 vol., chez Masson, 1899).

On multiplierait les citations de la *Comédie humaine* dans lesquelles ce déplacement de la personnalité se trouve constaté comme un fait indiscutable. Entre parenthèses, c'est même là-dessus que Balzac fondait la théorie de la volonté que professent son Louis Lambert et son Valentin. Il la définissait : « un mouvement tout contractile de l'être intérieur, capable de se ramasser, de se concentrer, puis de se projeter au dehors » dans un autre être. Il n'y a, dans ces définitions, qu'un mot à changer, c'est précisément celui de volonté. Un tel travail ne s'accomplit pas au gré de celui qui possède ou plutôt que possède une si intense imagination. Les anecdotes abondent qui nous prouvent que Balzac fut jusqu'à sa mort le jouet de ce dangereux pouvoir. Faut-il rappeler l'histoire du cheval promis à Sandeau et dont il lui demande des nouvelles, persuadé qu'il le lui a donné? Qu'était-ce, sinon le « rêve d'un homme éveillé »? Et cette maison des Jardies, décorée à la craie d'inscriptions fastueuses : « Ici est une cheminée en marbre de Carrare, ici un tableau de Raphaël »? N'y avait-il pas une « ivresse des facultés morales » dans l'hypnotisme de sa propre œuvre qui lui faisait répondre à un ami écrasé par un deuil de famille : « Revenons à la réalité. Qui épouse Eugénie Grandet? » Sa littérature et sa vie ne se distinguaient plus bien à ses propres yeux. Ainsi s'expliquent les invraisemblables tours de force de sa plume, ces romans improvisés et cependant si opulents, si

complexes, d'une crédibilité surtout si indiscutable. Il voyait les drames qu'il racontait, à l'état de rêve hallucinatoire. Ce n'était pas une construction, comme pour Flaubert, à grand renfort de recherches documentaires, ou, comme pour Goncourt, à coup de notules, ou, comme pour Stendhal, par voie d'induction. Il semble bien que chez lui le tableau mental se dressait d'un coup et se substituait aux impressions environnantes, jusqu'à les supprimer.

## V

Que l'on se représente maintenant la rentrée d'un pareil visionnaire dans sa propre existence : est-il possible qu'il s'y réadapte avec un plein sang-froid, une lucide possession de soi-même, une infaillible justesse ? Non, évidemment. L'habitude de confondre l'imaginaire et le réel le poursuit dans ce réveil d'ivresse. Il n'a plus intact à son service cet *élément réducteur* qui nous permet de contrôler les fantaisies de notre esprit et de les juger. Il ressemble, avec des facultés géniales, à ces enfants, emportés par la fièvre du jeu, chez lesquels la différence entre la personnalité vraie et la personnalité chimérique est abolie. La science de l'esprit a une formule très précise pour cet état singulier. Elle la doit à M. le docteur Dupré qui, jadis,

inaugura son cours de psychiatrie médico-légale par une très remarquable leçon sur ce qu'il appelle la *mythomanie* (1). Le mot, très bien fait, indique par sa racine (*μῦθος*, fable) qu'il ne s'agit pas ici du simple mensonge, en même temps que la terminaison *manie* souligne le caractère anormal de cette disposition. M. Dupré, lui, la caractérise nettement de pathologique. Ce pénétrant observateur est trop judicieux pour n'avoir pas distingué cependant le cas où l'*activité mythique* — comme il dit encore — peut être normale. Il fait justement cette réserve au sujet des enfants. Il y a lieu, semble-t-il, de l'étendre aux grands artistes littéraires. Ceci dit, acceptons avec le médecin du dépôt de la Préfecture de police — c'est la fonction de M. Dupré, et combien Balzac la lui eût enviée ! — que la mythomanie consiste « dans une tendance *plus ou moins volontaire et consciente* à la création de fables imaginaires ». Reconnaissons avec lui qu'il existe des sujets « *constitutionnellement enclins* à organiser par leurs paroles, leurs écrits ou leurs actes, des fictions plus ou moins fréquentes et prolongées ». Les variétés morbides que revêt cette tendance sont, pour M. Dupré, l'occasion d'une curieuse analyse. Cette échelle part de la légère altération de la vérité, par déformation des faits ou par addition, elle va jusqu'à la fabulation fantastique qui construit des édi-

(1) *La Mythomanie*, étude physiologique et médico-légale, par M. le docteur Ernest DUPRÉ (une brochure, chez Jean Gainche, 1905).

fices entiers de fourberies, — ainsi la célèbre affaire Humbert, — en passant par le mensonge systématique et la simulation, sans parler de la mystification. M. Dupré range parmi les simulateurs les dons Juans professionnels. Il y a chez eux autre chose que la corruption. Leurs comédies sentimentales sont moins calculées que leurs victimes ne le pensent. Elles leurs sont naturelles. Molière semble avoir deviné ce trait, quand il montre, au quatrième acte du *Festin de Pierre*, son héros en face d'Elvire : « Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle?... »

## VI

A la lumière de ces idées, nous nous rendons compte que l'exercice, constant et poussé jusqu'à l'abus, de l'activité mythique a dû conduire Balzac tout au bord de ce domaine de la mythomanie, où il n'est cependant pas entré. Nous sommes là en présence d'un de ces phénomènes intermédiaires comme la vie des individus exceptionnels nous en fournit souvent. Un Socrate et un Pascal ne sont pas des malades mentaux. L'ébauche de la maladie mentale apparaît néanmoins derrière la foi du premier à son démon, derrière la terreur du second devant l'abîme ouvert à côté de lui. Par ailleurs la sincérité amoureuse de Balzac dans

ses lettres n'est pas contestable, mais il était habitué, par son métier, à *construire* des personnages d'après des données réelles, et à les concevoir comme plus vivants que cette réalité même. Sa Camille Maupin lui était plus présente que George Sand d'après laquelle il l'avait imaginée, son Claude Vignon et son Conti que Planche et Liszt, les modèles. Mis par le hasard en présence de « l'Etrangère », il se construisit un personnage non pas simulé, non pas faussé, mais, si l'on veut, partiel et partial, effaçant certains de ses traits moraux, en accentuant d'autres. Il finit dans ses rapports avec elle par se croire ce personnage, par l'être en effet, tout le temps qu'il pensait à cette femme et qu'il lui écrivait. Ce travail mythique — conservons l'expression, technique mais juste, du psychiatre — alla plus loin. Par une opération semblable il se construisit une Mme Hanska qui n'était pas tout à fait la vraie. Il l'aperçut telle qu'elle aurait dû être pour que leur histoire fût ce qu'il rêvait. Elle eut beau multiplier à son égard les preuves d'égoïsme et d'indifférence, le faisant courir d'un bout à l'autre de l'Europe quand il avait besoin de travailler, — reculant l'époque de leur mariage de mois en mois, d'année en année, — le méconnaissant, pour tout dire ; il était arrivé à la voir, comme il se voyait, elle l'héroïne, lui le héros d'un de ses romans mis en action. *Un Roman d'amour*, — son biographe a défini du mot le plus exact cette étrange, j'allais dire cette pathétique alchimie. A y regarder de près, ces lettres de Bal-

zac à « l'Etrangère » nous montrent le plus tragique des spectacles intellectuels : celui d'un grand homme victimé de toutes manières par ses facultés, dans l'ordre du travail parce qu'il exige trop d'elles, et il en meurt, — dans l'ordre du sentiment parce qu'elles lui font jouer le rôle de l'antique Midas sous les doigts duquel le simple pain, mais dont on peut se nourrir, se changeait en or. On ne se nourrit pas avec de l'or, et qui sait si, en mourant de travail, Balzac n'est pas mort aussi du réveil d'un mirage sentimental, prolongé plus de dix-huit ans?

Août 1906.

## II

LE ROMAN D'AMOUR  
DE SPINOZA <sup>(1)</sup>

---

## I

Le docteur Colerus rapporte, de la jeunesse de Spinoza, une aventure très touchante que je n'ai vue citée nulle part ailleurs. L'auteur de *l'Ethique* apprenait alors la langue latine à Amsterdam,

(1) La note suivante extraite du *Figaro* (18 novembre 1911) expliquera la date de ces pages, et comment elles ont été retrouvées. On la donne ici pour la raison énoncée dans la lettre ci-jointe. — « Un de nos amis, grand fureteur, a retrouvé l'autre jour à la Bibliothèque nationale le premier article de M. Paul Bourget. Par une rencontre amusante, le thème que M. Paul Bourget traitait en 1872, l'histoire d'amour de Spinoza et de la fille du professeur Van den Ende, intervient dans la troisième partie du roman que vient de publier M. André Beaunier, *l'Homme qui a perdu son moi*. Il nous a paru intéressant de constater, à bien des années de distance, un même souci de pensée, entre les deux collaborateurs d'aujourd'hui, dont on attend une co-

d'un fameux médecin, François Van den Ende (1), qui lui avait offert ses soins et sa maison. « Van den Ende avait une fille unique qui possédait elle-même la langue latine si parfaitement, aussi bien que la musique, qu'elle était capable d'instruire les écoliers de son père en son absence, et de leur donner leçon. Comme Spinoza avait occasion de la voir et de lui parler très souvent, il en devint amoureux et il a souvent avoué qu'il avait eu dessein de l'épouser. Ce n'est pas qu'elle fût des plus belles ni des mieux faites, mais elle avait beaucoup d'esprit, de capacité et d'enjouement, ce qui avait

médie, *la Crise*. A notre demande de reproduire son article M. Bourget a répondu par le billet que voici :

« 16 novembre 1911.

« Mon cher Ami,

« Je vous autorise bien volontiers à reproduire dans le *Figaro* ce loi tain article qui présente e effet une analogie singulière avec les remarquables pages sur Spinoza, dans le roman d'André Beaunier, l'Homme qui a perdu son moi. Seulement, Beaunier est en pleine maîtrise de son beau talent et je n'ava's pas vingt ans quand je griffonnais dans ma chambre d'étudiant ce juvénile morceau, qui fut mon d'but, peu éclatant, dans la littérature. Il parut dans la Renaissance, petit journal de poètes, dirigé par Émile Blémont, avec une rare largeur d'esprit et beaucoup d'indépendance. Cette courte étude présente peut-être cet intérêt qu'elle enveloppe en puissance la méthode d'analyse psychologique que j'ai depuis tenté d'appliquer dans mes essais et mes romans. Réimprimez donc ce Spinoza d'un écolier et croyez à mes meilleurs sentiments. »

(1) La *Chronique médicale* du 1<sup>er</sup> avril 1912 contient un intéressant article de M. le docteur Maljean sur la mort de ce médecin, pendu le 27 novembre 1674 sur la place de la Bastille pour crime de conspiration.

touché le cœur de Spinoza, aussi bien que d'un autre disciple de Van den Ende, nommé Kerkering, natif de Hambourg. Celui-ci s'aperçut bientôt qu'il avait un rival et ne manqua pas d'en devenir jaloux, ce qui l'obligea à redoubler ses soins et ses assiduités auprès de sa maîtresse. Il le fit avec succès, quoique le présent qu'il avait fait autrefois à cette fille, d'un collier de perles de la valeur de deux ou trois cents pistoles, contribuât sans doute à gagner ses bonnes grâces. Elle les lui accorda donc et lui promit de l'épouser, ce qu'elle exécuta fidèlement. »

Peut-être mon imagination dépasse-t-elle la réalité : cette anecdote simple, commune, vulgaire même, m'apparaît comme un grand drame caché. Les souffrances se mesurent, non aux fracas des événements, mais à la profondeur des âmes, et lorsqu'on songe que cet esprit, l'un des plus puissants qui fut jamais, ce cœur d'une élévation telle qu'il s'est dépris du monde, de la gloire, de la richesse, cette volonté si ferme qu'elle a dévoué à la philosophie vingt années d'une vie solitaire, que toutes ces splendeurs ont été méprisées par cette jeune fille, il est impossible de n'être point attristé. On se représente la scène exacte : une arrière-chambre hollandaise de Van Ostade, propre, soignée, intime et bourgeoise tout ensemble, les fenêtres emplies d'un jour doré qui tranche fortement sur les ombres de la salle, le bois des meubles usé et vernissé, la jeune fille rougissante de plaisir et aussi de remords, son collier de perles au cou.

L'amant préféré lui tient la main, tout rayonnant de cette marque d'amour exigée par lui, et près de ces deux créatures dont la joie est faite de sa douleur, le misérable jeune homme juif penche sa tête humiliée, inconnu, pauvre, laid, chétif, mais plein de génie et de passion, vérifiant d'une façon terrible les doctrines de nécessité qui déjà, sans doute, remuent et dominant sa pensée. Ne cherchons pas plus avant pour comprendre qu'il ait enveloppé tant d'apaisements désolés et de mélancoliques résignations dans ses dures propositions sur la puissance intérieure de l'homme libre (1). Pour ces âmes fortes, qui ne dispersent point leur chagrin dans les divertissements et les confidences, la méditation creuse une source de tristesses, silencieuse mais inépuisable, que ne tarissent point les années. Le renoncement s'accomplit, mais saignant. Même quand l'âge a guéri jusqu'au souvenir, le germe de souffrance a été accueilli par l'idée, et tout le développement de l'homme en est résulté.

## II

Un proverbe dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. La cause demeure et l'effet se produit le même. Ni la pauvreté, ni la laideur ne se guérissent

(1) V. *Eth.*, part. IV, fin.

vite. Elles isolent l'intelligence trop noble, et la livrent en proie aux petits esprits, qui la punissent, par des tracasseries odieuses, d'une supériorité vaguement reconnue. Spinoza but le calice jusqu'à la suprême amertume. Les rabbins l'excommunient. N'ayant pu acheter à prix d'argent son adhésion extérieure aux rites, ils apostent un homme pour l'assassiner. Des amis jaloux avaient dénoncé l'hérésiarque. Ses sœurs lui disputent l'héritage de son père. Spinoza les cite en justice, gagne le procès et, pour toute vengeance, leur laisse l'argent. Les frères de Witt, ses protecteurs, sont assassinés par une populace furieuse. Leurs héritiers disputent à Spinoza sa pension. Il leur abandonne son titre tranquillement. Parmi ces injures des convoitises après au gain et des indignations égoïstes, il demeure impassible et seul. Il polit des verres de lunettes pour les savants, métier humble qui lui gagne son humble vie. Jamais anachorète chrétien des premiers siècles n'a sevré davantage son corps du plaisir. Il refuse une pension du roi Louis XIV « ne voulant rien lui dédier », mais cause doucement avec les pauvres gens, ses hôtes. Il repousse la fortune que lui léguait Simon de Vries, renonce à l'honneur de publier sa philosophie, et meurt solitairement à quarante-quatre ans, le 21 février 1677, sans laisser après lui de quoi subvenir aux frais de son convoi funèbre. Il était phtisique depuis sa jeunesse.

Il nous a laissé les cinq livres de l'*Ethique*, et ce titre ne ment pas, car c'est aussi sa parole sur la

vie morale, le secret de consolation qui l'a défendu contre les angoisses et les vanités de notre espèce. La doctrine consiste à se détacher de sa personne et à considérer la nature entière comme un être unique, constitué par une infinité d'attributs infiniment modifiés. Cette nature unique, substance éternelle des choses, ne *devient* pas, puisqu'elle possède l'être en soi et que tout ce qui est, est en elle et ne peut être conçu sans elle. Elle ne poursuit aucune fin, puisqu'elle agit, comme elle existe, avec une égale nécessité et qu'elle épuise toutes les réalités. Elle n'aime pas, puisque rien ne se rencontre en dehors d'elle. Elle ne hait ni ne punit, puisqu'elle est la cause permanente de tous les êtres particuliers. L'homme donc ne mérite ni estime, ni mépris, ni colère, ni admiration. Ses vices prouvent la loi comme ses vertus, et manifestent dans leur développement cette vie universelle dont il est un des moments; ils résultent de sa nature, comme, de la nature d'un cercle, suivent les propriétés du rayon. Le sage, lui, qui pense ces lois, ignore donc l'amour et la haine. Apercevant invinciblement la connexion des causes et des effets, sous l'accident il découvre le nécessaire, sous le périssable l'éternel, sous le particulier l'universel, et toutes ses tristesses sont apaisées par cette vision. Son seul travail comme son seul désir est d'exprimer en lui, par sa pensée, le plus de cette réalité parfaite (1) qu'il lui sera

(1) Spinoza revient sans cesse sur ce point. Il dit formellement : « Par réalité et perfection, j'entends la même chose. »

possible, et de concevoir toutes les idées sous le caractère d'éternité. Alors, résignée à toute fortune, détachée de toute espérance, abîmée en cette nature immobile, cette âme composée d'idées éternelles, certaine que rien d'elle ne périra, affranchie du temps et de l'espace, jouit d'une béatitude ineffable dont rien ici-bas ne saurait troubler la sérénité.

### III

L'éternité, la nécessité, ces deux mots reviennent sans cesse; eux encore nous aideront à comprendre le sens psychologique du système et à le rattacher aux sentiments personnels de Spinoza. Sully-Prudhomme, le plus philosophe de nos poètes, et le plus pénétrant, a bien marqué, dans un sonnet très exact et très profond des *Epreuves*, le dédain de l'Éthique pour l'espèce humaine; et lui, si humain, si doux, semble en avoir souffert.

Et les pauvres humains, d'humbles marionnettes  
Dont le fil est aux mains de la nécessité.

Le point de départ est là. L'intolérance des siens, la défaite de son amour, l'abandon et les insultes ont, dès sa jeunesse, montré au philosophe les forces qui l'écrasaient comme irrésistibles, les malheurs comme irréparables. Du même coup, il a senti que ces forces victorieuses lui étaient inférieures en cela qu'il les pensait. La dignité du « roseau pensant », que Pascal, cet autre géomètre

malade, proclamait si douloureusement, s'est révélée à Spinoza le jour où Kerkering a emmené la fille de Van den Ende, où les rabbins d'Amsterdam l'ont exclu de leurs cérémonies. Mais au lieu que le chrétien s'apitoie sur l'homme, ce coupable racheté du sang de Jésus, le Juif, qui ne croit plus au Messie, ne croyant plus à la personnalité de Dieu, relie cet homme à la nature. Il lui apparaît que nos grandeurs et nos misères sont des grandeurs et des misères seulement si nous les causons librement. Nul doute que Pascal n'eût suivi la même voie s'il eût nié la liberté. Sa ferveur morale le sauva du panthéisme, et surtout cet amour mystique et passionné pour le sang rédempteur, sueur d'agonie dont il a compté les gouttes (1). Le Jéhovah formidable de la Bible laisse au contraire si peu de place à l'action humaine, que la méditation assidue du livre hébreu incline le cœur à s'oublier devant la fatalité. Henri Heine a marqué dans son beau livre : *De l'Allemagne*, une ressemblance étrange entre les prophètes hébreux et l'Éthique. Spinoza n'avait pu revêtir l'âme chrétienne; il ne comprit jamais le Rachat et la Providence. Aussi n'a-t-il pas dépassé le stoïcisme de Marc-Aurèle. Comme les hommes l'avaient repoussé de leur tendresse, il les écarta de la sienne (2). Il ne sut retrouver que par

(1) « J'ai versé telle goutte de sang pour toi dans mon agonie. » (*Mystères de Jésus.*)

(2) La disposition de l'*Éthique* par théorèmes, si critiquée, est un simple artifice pour empêcher la lecture facile.

la raison, le pardon des injures et les divines indulgences du sermon sur la montagne. « Celui qui vit sous la raison, autant qu'il le peut, contre la haine d'un autre pour lui, la colère, le mépris etc..., s'efforce d'opposer l'amour et la générosité. » (*Eth.*, liv. IV, p. 46.)

## IV

Si j'ai bien rendu ma pensée, j'aurai marqué comment peuvent être étudiées les doctrines des philosophes, j'entends de ceux qui ont créé de toutes pièces un système sur la nature des choses. Sainte-Beuve, et après lui Taine, ont saisi la liaison entre les œuvres d'art et les tempéraments, les milieux, les races. Il resterait à voir que la même loi d'unité préside aux poèmes métaphysiques, et qu'eux aussi ne sont qu'une transformation suprême, comme l'efflorescence idéale de notre sensibilité. Le problème philosophique se pose ainsi : expliquer le moi et le non-moi, et les unir. Toutes les doctrines ont été critiquées dans leur rapport avec le monde extérieur. Elles représentent un autre monde, cependant, toujours négligé : l'homme qui a pensé la doctrine et dont le moi, très personnel, très particulier, très individuel, s'expliquait lui-même. Ces doctrines ainsi comprises seront mieux tolérées, quand nous les

reconnâitrons, non plus comme des erreurs ou des hypothèses, mais comme des sentiments humains. Nous apercevrons sous l'abstraction le groupe des joies ou des désespérances qu'elle résume et qu'elle achève. Si les unes sont plus élevées que les autres, toutes ont une part de réalité, à côté de leurs erreurs, en ce sens qu'elles représentent toutes des moments de notre développement. Les plus opposées, comme l'a vu Hegel, se trouveront exprimer quelque chose de cet univers multiple, dont Spinoza a ignoré le sens, mais il en a senti la poésie. Il l'a vu matériel et mystique tout à la fois, abîmé de douleurs et d'allégresses puisque toute vie d'un être se nourrit de la mort d'un autre, débordement de laideurs et de beautés puisque toute fleur est l'éclosion d'une fange, énergie implacable et tendre qui accorde un instant d'extase inouïe et créatrice à ses moindres créatures, relie tous les contraires, épuise tous les possibles, et ne dévoile jamais au plus vaste cœur qu'une des mille faces de son infinitude.

S'est-il, par cette philosophie, consolé de son amour? Il a conquis la paix. A-t-il savouré le bonheur? Qui dira le mot de cette vie silencieuse, qui s'est enivrée d'absolu? Un élève de Vinci, Bernardino Luini, a peint une Hérodiade que nous avons au Louvre, symbole, admiré par Balzac, de la femme plus amère que la tombe, qui tue l'homme de pensée et se complait à ce meurtre. Aucune tête n'est plus charmante. La joue un peu amaigrie, voluptueuse, vue de trois quarts, fait

ressortir l'ampleur du front, large, puissant, royal. Les cheveux roux mettent comme un sourire dans le brun sombre des yeux. Les narines sont découpées délicatement, et les lèvres fines appellent le baiser. Cette enfant regarde quelque part, songeuse, et sur un plateau elle tient la tête de saint Jean. Dieu! que cette tête est triste! On y lit toute la force du génie, toute la volonté de l'ascète, de l'apôtre, du martyr, du prophète. Les paupières sont closes et le sang dégoutte du cou. La pitié vient; on pense à ces vers du Quatrième livre de Lucrèce :

*Non mulier semper ficto suspirat amore  
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,  
Et tenet adsuctis humectans oscula labris...*

A l'intermezzo de Heine : « O toi, ô beau sphinx, ô amour! pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes les félicités? » Quelle est donc la loi de la passion pour que tous les hommes de la pensée se rencontrent dans l'impuissance à être aimés comme ils le voulaient, si bien qu'ils se réfugient, Léonard de Vinci comme Lucrèce et Spinoza comme Henri Heine, dans les « temples sereins » de l'Intelligence, où ils goûtent quelquefois le repos, jamais le bonheur; j'en atteste le *livre de Lazare*, le quatrième livre de Lucrèce, le saint Jean-Baptiste du Vinci et l'*Ethique* de Spinoza?